

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 23

1^{er} DÉCEMBRE 1887.

AVIS. — Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

PEUPLES ET RELIGIONS

(Suite. Voir la Revue du 15 octobre 1887.)

CHRISTIANISME. — Le monde ancien s'affaissait sur ses mauvaises bases, lorsque Jésus-Christ vint régénérer l'humanité en lui apportant sa doctrine dite le pain de vie. Elle fut acceptée avec joie dans ce monde païen où il y avait tant de délaissés de la fortune; pauvres et esclaves se trouvaient relevés et consolés par l'égalité et la fraternité chrétiennes.

Mais les nombreux païens brusquement convertis au christianisme, imbus des idées païennes, altérèrent la pureté et la simplicité primitive de la doctrine évangélique; ils divinisèrent le Messie comme on avait divinisé l'empereur Auguste; ils tendirent à matérialiser le culte en y introduisant des rites païens ou orientaux; ils préparèrent ainsi les voies aux dogmes catholiques définitivement établis au iv^e siècle. En se répandant dans l'empire romain, le catholicisme fut influencé par chacune de ses deux capitales; à Constantinople il prit le caractère grec avec disposition au patriarcat et à l'indépendance, un goût prononcé pour les discussions religieuses, et une tendance manifeste à se diviser en diverses sectes ou hérésies. A Rome, où devenu indépendant à la fin du v^e siècle après la chute de l'empire d'Occident, entouré de peuples barbares qui le laissèrent parfaitement libre de se constituer à sa guise, le catholicisme se modela sur la centralisation de l'habile administration et l'énergique discipline romaine. Jusque-là, il avait plus ou moins subi l'influence des peuples qui l'adoptaient; mais le catholicisme romain devint souverainement absolu en Occident, et inflexible dans sa doctrine et dans sa discipline, confiant dans son omnipotence occidentale, il crut pouvoir l'étendre sur le monde entier; mais l'église patriarcale d'Orient ne voulant pas subir son joug, rompit définitivement avec lui au xi^e siècle. Cette séparation acheva d'isoler l'Occident encore barbare de l'Orient plus éclairé, et la papauté en profita pour s'établir à Rome.

Les peuples d'occident se divisent en Latins et en Germains; les premiers,

façonnés au joug romain, se soumièrent facilement au catholicisme romain et à la papauté comme à leurs institutions politiques; les seconds plus barbares et plus indépendants les acceptèrent plus difficilement, et après diverses luttes, ils ont fini par en secouer le joug. A partir du ^x^e siècle lorsque l'église romaine marchait à la théocratie, les empereurs d'Allemagne essayèrent à plusieurs reprises de leur résister; mais la papauté sortit triomphante de cette lutte en excitant le monde féodal contre les empereurs révoltés frappés d'excommunication.

L'Angleterre, par indépendance de caractère et de position, a moins plié que les peuples latins sous le despotisme monarchique, elle a été la première nation qui ait exigé de ses souverains des garanties libérales; ainsi, en 1215, Jean-sans-Terre fut contraint par les barons anglais révoltés de souscrire la Grande Charte, base des libertés anglaises, contre l'avis du pape Innocent III qui combattait instinctivement tout ce qui pouvait développer la liberté des peuples.

Au ^{xiv}^e siècle Wicleff principal du collège de Cantorbéry fut le précurseur de Luther; mais ne trouvant pas d'appui de la part des populations ignorantes de cette époque, il fut condamné et mourut en exil. Au commencement du ^{xv}^e siècle Jean Huss et Jérôme de Prague furent condamnés au bûcher, de même, par manque d'appui, mais au ^{xvi}^e siècle, il n'en fut pas de même, Luther trouva dans l'imprimerie un puissant auxiliaire; jusque-là les laïques avaient été tenus dans une grande ignorance, car les livres, tous manuscrits, étaient très rares et très chers, les couvents en étant seuls possesseurs; mais lorsque l'imprimerie les eut vulgarisés, l'instruction devint à la portée de tout le monde; les laïques purent s'instruire aussi bien que les clercs.

Les peuples anglo-saxons, moins soumis que les peuples latins à l'Église romaine s'éclairèrent et adoptèrent le protestantisme.

EUROPE ACTUELLE.

L'Europe est peuplée de trois races distinctes : Les peuples latins au sud-ouest, les Anglo-Germains au nord-ouest, les Slaves à l'est. Nous ne mentionnons pas les Turcs, parce que, implantés sans racines en Europe, leurs jours y semblent comptés.

Les peuples latins, les premiers civilisés, ont été d'abord soumis à l'absolutisme de l'empire romain, ensuite à celui de l'Église romaine; en sorte qu'ils ont toujours été sévèrement administrés au temporel et au spirituel; et si une certaine liberté leur a été concédée pour la littérature, les arts et les plaisirs, toute étude libre leur est encore interdite sur les questions philosophico-religieuses et sur tout ce qui pourrait développer l'indépendance

de la pensée, que l'église comprime ou réglemente selon ses vues. Il en résulte des peuples spirituels, aimables, mais musards, enfantins, peu disposés à s'astreindre aux questions sérieuses, et peu propres à mener à bonne fin les choses qui exigent l'esprit de suite ; la sujétion intellectuelle qu'ils subissent depuis si longtemps a étouffé en eux le génie initiateur, et ils attendent toujours qu'une direction leur vienne d'en haut ; car ils agissent plus souvent par un entraînement irréfléchi que par la saine raison. Généralement ils préfèrent les plaisirs et les fêtes au travail que leur éducation superficielle et peu sérieuse ne les porte pas à aimer.

Lorsque la Renaissance apporta en Occident les trésors de la civilisation grecque, elle y apporta aussi le souffle de la liberté et de l'indépendance de la pensée ; mais le despotisme civil et religieux qui régissait les peuples latins rejeta énergiquement ce souffle dangereux qui fut mieux reçu par les Anglo-saxons. Les peuples latins restèrent soumis au double despotisme ; mais la France, la plus éclairée des nations latines, finit par voir qu'elle faisait fausse route. Dans la deuxième moitié du *xviii^e* siècle, des penseurs éminents signalèrent à notre nation les inconvénients graves de son régime politico-religieux ; beaucoup de gens les comprirent et les appuyèrent. On en était encore aux théories spéculatives, lorsque éclata la guerre de l'indépendance américaine qui donna un élan actif à ces théories. Lafayette et beaucoup d'officiers revinrent enchantés des mœurs et des libertés américaines ; la mode propagea dans la nation ces idées pronées par les philosophes, elles firent si bien leur chemin qu'elles amenèrent la grande Révolution française. Malheureusement l'application de ces idées libérales rencontra une forte résistance de la part du double despotisme régnant ; alors leurs partisans, par excès de zèle, firent appel aux moyens violents et de déplorables événements en furent la conséquence ; après une lutte terrible ils triomphèrent. Mais deux causes principales empêchèrent le peuple français de mener à bien sa victoire : Exaspéré de la résistance qu'il avait éprouvée, il persécuta ses adversaires, ce qui nuisit à la légitimité de sa cause. Se trouvant, sans apprentissage, tout à coup possesseur de tout l'outillage nécessaire au développement de la pensée, il fit plus de mal que de bien en s'en servant. Les maux qui en résultèrent amenèrent le belliqueux empire, suivi de la cléricale Restauration. Mais comme les idées libérales, quoique mal appliquées sont vivaces dans notre nation, elles firent explosion en 1830, et la Restauration fut renversée. La bourgeoisie effrayée de l'effervescence révolutionnaire, se hâta de proclamer Louis-Philippe dont le règne ne fut qu'une longue lutte entre la bourgeoisie et la démocratie, celle-ci finit par triompher en 1848.

Mais elle voulut brusquement imposer ses théories sociales communistes

et utopistes à la nation tout à fait étrangère à ces idées ; il en résulta de graves désordres qui facilitèrent le retour de l'empire ; celui-ci flatta le clergé et rétablit le pape dans ses États, ce qui froissa les libéraux français et surtout les Italiens. Les bombes d'Orsini en 1858 effrayent Napoléon III et changent sa politique ; il se fait révolutionnaire en Italie ; il appuie le Piémont qui se rend maître de toute l'Italie et détruit le pouvoir temporel du pape ; il abaisse l'Autriche, ce qui favorise les vues ambitieuses de la Prusse.

Enfin après une série d'actes faits sans prévoyance et parfois contradictoires, Napoléon III est renversé à la fois par la Prusse et la révolution en 1870. Pour la quatrième fois en 80 ans, cette dernière arrive au pouvoir, mais dans de déplorables circonstances. Heureusement M. Thiers, président de la République, libère le territoire, et il comprend qu'il faut donner certaines satisfactions aux aspirations libérales comprimées sous l'empire ; le parti clérico-monarchique qui rêvait le rétablissement du pouvoir temporel du pape et le relèvement du cléricalisme, renverse M. Thiers et arrive au pouvoir avec des idées rétrogrades avouées, mais la France qui instinctivement redoute le cléricalisme, par le suffrage universel renverse la réaction et rétablit la démocratie sans violence et d'une manière qui parut stable ; l'expérience des affaires publiques lui manquait, elle commit plusieurs fautes : l'expédition mal engagée du Tonkin, les violences faites aux congrégations religieuses sans résultats, et surtout des dépenses exagérées qui compromettent sérieusement le crédit de l'État. Mais on fera bien de remarquer que les démocraties sont généralement plus dépensières que les autres gouvernements ; la raison en est que les hauts fonctionnaires de la République ne restent jamais longtemps en place, surtout en France où le caractère national, inquiet et mobile les change souvent. Alors ils font tous les efforts possibles pour s'y maintenir, tâchent de se rendre populaires, surtout en accédant facilement aux demandes souvent onéreuses qu'on leur fait ; il en résulte qu'ils sont généralement disposés à donner toute satisfaction aux affaires présentes aux dépens de celles de l'avenir où probablement ils ne seront plus au pouvoir ; cela les dispose à recourir trop souvent aux emprunts sans s'inquiéter des lourdes charges qu'ils imposent à l'avenir ; tandis que le bon père de famille doit plus songer à l'avenir qu'au présent. Ce manque de prévoyance se voit surtout chez les peuples catholiques souvent disposés aux dépenses improductives, et beaucoup moins à l'ordre et à l'économie.

Jusqu'à présent on a directement attaqué le clergé comme caste envahissante et comme dangereux adversaire des gouvernements civils, mais on a peu remarqué les inconvénients de la doctrine catholique qui altère le jugement humain, comprime l'intelligence, et détermine l'ignorance, l'intolé-

rance, l'imprévoyance, le far niente contemplatif en religion et le far niente musard dans le monde. Ce sont ces défauts qui entravent la marche des peuples catholiques, et non le manque de liberté civile, ils en ont assez; mais ils ne sauront jamais s'en servir convenablement tant qu'ils seront soumis à l'Eglise romaine qui les pousse dans un courant contraire. Vainement on cherchera ailleurs la cause du déclin des peuples catholiques depuis deux siècles, ce déclin est dû aux conséquences de leur doctrine religieuse: l'insuccès de leurs fréquentes révolutions et de leurs institutions libérales le prouve surtout quand on voit à côté d'eux le progrès soutenu des États protestants.

Actuellement aucune forme de gouvernement n'est viable avec le catholicisme romain; il détourne les monarchies constitutionnelles des idées libérales et les pousse vers l'absolutisme et surtout vers l'intolérance religieuse; il veut régner en maître, comme cela s'est vu dans les anciennes monarchies catholiques et même sous la restauration; alors les peuples fatigués de ce double despotisme ont de nouvelles révolutions pour le renverser. Quant aux républiques démocratiques, les seules possibles maintenant, elle sont en lutte perpétuelle avec lui.

Ainsi on voit que le catholicisme romain ne convient pas plus aux gouvernements qu'aux individus; c'est donc une religion plus nuisible qu'utile. Le rôle des libres penseurs de toute nuance est de démontrer que le cléricanisme est l'ennemi déclaré de la plupart des institutions modernes dont il entrave le fonctionnement; en conséquence il ne doit plus être soutenu par l'État, mais seulement toléré à l'expresse condition de ne point s'occuper de politique, et dans un temps déterminé tout enseignement public devrait lui être interdit comme faussant le jugement humain. Ces idées développées et vulgarisées par la presse indépendante agiront d'abord sur les populations et ensuite sur les gouvernements. Car les idées pronées avec persévérance par la presse, écoutées par les populations, sont généralement mises à exécution quelques années plus tard. Ainsi notre grande Révolution fut la conséquence des idées philosophiques du XVIII^e siècle, la Révolution de 1830 fut déterminée par les idées libérales pronées sous la Restauration, etc.

De nos jours les nations latines présentent une certaine analogie avec l'état de l'empire romain au II^e et au III^e siècle. Actuellement le catholicisme est en déclin comme le paganisme l'était alors; car sous le rapport religieux, pour la généralité des populations, il n'a plus qu'un effet d'habitude, de convenance et de sécurité politique, vu que la majorité des catholiques a presque entièrement perdu le véritable esprit chrétien; aussi les mêmes effets fâcheux que du temps des Romains se manifestent avec l'affaiblissement des croyances. Le matérialisme se développe et amène le goût des plaisirs

sensuels et de l'argent avec l'égoïsme, lesquels éloignent la morale et le patriotisme. Aux deux époques les fonctions publiques n'ont aucune stabilité, et de même les peuples de la Germanie menacent les peuples latins de guerres et d'invasion.

La nature semble aussi prendre part à cet état de trouble : tremblements de terre, peste ou choléra, événements malheureux, maladies nouvelles et presque incurables affectant plusieurs produits importants de l'agriculture sans cause appréciable, principalement chez les peuples latins plus éprouvés que les autres peuples sous beaucoup de rapports. Enfin pour compléter l'analogie, de nos jours le spiritisme semble devoir relever les peuples latins comme le fit le christianisme sous l'empire romain. C'est donc aux spirites, apôtres de l'avenir, à développer leur doctrine, en s'éclairant réciproquement, et non par de stériles discussions sur des questions impossibles ou difficiles à résoudre, dans lesquelles les disputeurs, par conviction ou amour-propre se blessent et s'irritent mutuellement, ce qui tend à désunir les spirites et nuit aux progrès de leur doctrine ; tandis que, bien unis, ils feront progresser le spiritisme appelé à régénérer l'humanité et particulièrement les peuples latins.

Les peuples d'origine germanique plus réfléchis et plus indépendants de Rome prirent de la renaissance grecque le côté sérieux et non le côté mondain, et ils rejetèrent énergiquement le joug de l'Eglise romaine; depuis lors ces peuples, généralement protestants, paraissent avoir trouvé leur assiette, et quoique plusieurs d'entre eux aient moins de liberté que la France, ils savent convenablement se servir de ce qu'ils ont ; ils marchent sans violence vers le progrès, et ne cherchent pas comme la France et l'Espagne à toujours changer la forme de leur gouvernement, parce qu'il n'ont pas de caste sacerdotale intéressée à comprimer les idées libérales, et toujours disposée à exciter le pouvoir et les hautes classes contre tous ceux qui cherchent à développer la liberté de pensée. En conséquence ils n'ont pas de luttes intestines, le pouvoir et toutes les classes y vivent en rapports convenables. Ces peuples peuvent éprouver des revers dans leur politique ou leurs affaires ; mais ils n'éprouvent pas ces graves maladies intérieures et chroniques dont paraissent atteints les peuples latins ; rien n'annonce chez eux la décadence morale et matérielle ; ils cherchent à améliorer progressivement leurs institutions et non à les renverser violemment. De tout temps les peuples de la Germanie ont été conquérants, ils ont conquis l'empire romain d'Occident ; ce sont eux qui à diverses époques ont fondé les colonies les plus prospères et de nos jours ils menacent l'Europe occidentale. Mais leurs manières sont grossières et brutales. Les Français plus aimables et plus distingués dans leurs manières ont horreur du joug tudesque, et

s'ils ont eu quelque raison de le redouter, on a lieu d'espérer qu'il ne s'étendra pas hors de la Germanie, et que ces peuples protestants, éclairés sous beaucoup de rapports, reconnaîtront que le travail productif enrichit bien plus les nations que les conquêtes; on a lieu de croire que le spiritisme se répandra naturellement chez ceux qui sont bien disposés aux progrès.

Les peuples slaves sont les derniers venus d'Asie en Europe; peu connus jusqu'au siècle dernier, ils paraissent devoir jouer un rôle plus important dans le monde. Leur caractère calme et patient est un mélange de l'intelligence grecque et du mysticisme asiatique; la Russie est appelée à les dominer ou à les réunir. Cette immense nation confinée dans ses frimas, ne peut en sortir que par le Midi. Obéissant au testament de Pierre le Grand, elle a pris Constantinople pour objet de ses vœux. Elle a déjà été arrêtée plusieurs fois dans sa marche vers cette capitale; mais calme et prudente, elle se replie alors sur elle-même, accumule de nouvelles forces, et attend les occasions favorables pour faire quelques pas de plus en avant sans jamais reculer. Et comme dans les longues luttes les peuples du Nord plus pauvres et plus belliqueux finissent presque toujours par triompher de ceux du Midi; il est très probable que la Russie arrivera un jour à Constantinople; dans cette position inexpugnable, elle pourra établir en toute sûreté la capitale de son vaste empire abrité par son immense étendue contre les invasions étrangères. Alors la Russie matériellement bien assise pourra songer aux questions philosophico-religieuses; son catholicisme grec non lié par l'immuabilité infailible, comme l'Eglise romaine, pourra facilement évoluer vers une nouvelle religion, qui peut-être se fondera sur l'Eglise grecque modifiée, sur le Judaïsme devenu riche et croyant à la mission de J.-C. et sur le spiritisme apportant des lumières toujours nouvelles. Il y a des lois qui semblent fatales dans le monde; ainsi les nations du Nord paraissent être des pépinières destinées à régénérer les populations méridionales, et l'Orient a été le berceau de toutes les religions.

Nous terminerons en disant que les peuples latins, énervés par un long despotisme civil et religieux, manquent de ressort, et si le spiritisme ne les tire pas de l'engourdissement intellectuel où les tient leur religion, ils sont fortement menacés dans leur vitalité. Quant aux nations protestantes, rien ne les menace; sous le rapport matériel elles paraissent être arrivées à leur apogée, il est à désirer que la pensée entièrement libre chez eux les amène bientôt au spiritisme.

Et si la Russie, qui depuis quelque temps nous tend une main amie, parvient à nous éviter une grande guerre, et si elle facilite les voies vers une religion nouvelle, elle aura pleinement droit à notre reconnaissance et à celle de l'humanité entière.

AMY.

MATÉRIALISATION

Le Dr Wolff, dans le *Cincinnati Times*, nous donne le compte-rendu suivant d'une séance qui eut lieu chez lui ; Mme Fairchild était le médium aux manifestations désirées par le docteur.

« Je supposais que Mme Fairchild se placerait derrière le rideau, et n'obtiendrait les matérialisations qu'à travers ses plis, je me trompais ; elle baissa les stores pour adoucir la lumière trop vive du soleil, et se promenant de long en large, devant le rideau, à la vue de tous, elle se mêlait à l'assistance. Mme Fairchild était placée à trois pieds du rideau, entre les plis duquel il apparut une forme féminine, vêtue de gaze blanche légère, grande, les cheveux et les yeux noirs et brillants, le teint brun. La forme était gracieuse, et sa démarche aussi silencieuse que le mouvement du duvet.

L'Esprit, sœur d'une personne présente, tint avec elle une conversation à voix basse, pendant quelques minutes ; sa force s'affaiblissant, elle se retira derrière le rideau et devint invisible.

Mme F..., se trouvant à 10 pieds du rideau, Entre elle et ce dernier apparut la forme d'un homme mince qui s'éleva rapidement du parquet à une hauteur de six pieds et demi. Ses cheveux tombaient sur ses épaules et sa barbe qui descendait jusqu'à sa ceinture étaient d'une blancheur éclatante ; lié comme je le fus avec le directeur du *Hot-Corn*, nul n'eût hésité à reconnaître *Solon Robinson*. Il me tendait ses mains que je pris dans les miennes ; il les secoua cordialement, et prononça ces mots d'une voix distincte : « Mon cher ami, j'ai la force de me promener avec vous dans la chambre », et prenant mon bras gauche, nous fîmes tous les deux, trois fois le tour de l'appartement ; il me disait : « Vous avez maintenant cette preuve palpable que l'homme mort n'est ni endormi ni annihilé, son moi se relève comme après un sommeil ; nous quittons notre corps quand il ne peut servir au développement de l'Esprit. Je ne connaissais pas ces choses importantes quand je vivais sur la terre, et je ne pouvais croire qu'il y eût une autre vie, la mort me paraissant être la fin. Cela peut vous paraître paradoxal, mais, c'est un fait, l'homme ne commence vraiment à vivre que lorsqu'il meurt ». Comme vous étiez athée dans votre vie dernière, M. Robinson, lui demandais-je, votre incrédulité vous fut-elle préjudiciable, lorsque vous eûtes connaissance de votre existence dans le monde spirituel ? « Il a certes des regrets celui qui néglige de profiter du temps que dure une vie terrestre, mais il ne lui est pas fait de reproches. Dans l'éternité des existences nous nous élevons en sagesse, pour passer successivement à des vies supérieures. J'ai autant d'occupation ici que pendant les années

« les plus actives de ma vie sur la terre et je sens que la vie commence
« réellement pour moi. Il y a des demandes aussi impérieuses ici, que celles
« faites au *Hot-Corn*, et je tiens à y faire droit ».

La voix de l'Esprit faiblit, devint indistincte ; je le regardai, sa physiologie était calme et douce, mais il ne parlait plus. Il me serrait les mains et commençait à s'affaïsser graduellement ; de lui on ne vit bientôt plus que la tête, et ses mains que je tenais dans les miennes ; sa barbe seule, resta un moment sur le tapis, à mes pieds, puis elle disparut, comme s'éteint le flocon de neige qui se réduit en eau. En même temps ses mains s'échappaient de mon étreinte, et je me trouvai seul, dans le temps, lui dans l'éternité.

Après quelques instants, je repris mon siège, me demandant qu'ai-je vu et que verrai-je encore ? je fus surpris et charmé de voir poindre la forme et d'entendre la voix de mon vieil ami Plimpton ; il ressemblait peu comme traits, comme langage, et comme force, à l'Esprit qui venait de disparaître. Il saisit mes mains, cordialement, comme un ami, les secoua avec beaucoup de force, s'assit en face de moi, et me dit : « Je suis bien aise de vous voir
« et je suis heureux de venir vers un vieil ami. Nous avons un puissant médium qui nous donne beaucoup de forces, et nous rendra bientôt capable
« de nous matérialiser au grand jour, de parler d'une voix assez forte pour
« nous faire entendre dans tout le *Music Hall*.

« Oui, nous le ferons, mon vieux, et nous ne faisons que nous exercer à
« cela. Vous ne savez pas que nous sommes ici comme dans un foyer d'artistes, dans lequel nous nous préparons, semblables à des acteurs qui
« veulent débiter ; les esprits acquièrent ainsi l'assurance nécessaire pour
« conserver leur force dans les épreuves les plus difficiles, et résister aux
« assauts de toute espèce, surtout à ceux des bigots et des superstitieux.

« Que fera la France quand elle verra les formes aimées de N... et de J...,
« comme aux plus beaux jours de l'empire ? ou plutôt, que ne fera-t-elle
« pas, lorsque ses bien-aimés sortant de la mort, et du silence, feront à
« nouveau, entendre des paroles de sagesse et de loyal amour, exactement
« comme aux jours où ils triomphaient dans cent batailles. Souvenez-vous
« bien de cela, mon ami, N... et J..., apparaîtront bientôt, et parleront
« encore au peuple Français ; et lorsque ils le feront, cette nation s'élèvera
« dans sa nouvelle gloire, dans une splendeur historique sans précédents.

« La paix a ses victoires aussi bien que la guerre, et la nation française
« grandira en sagesse ; elle enseignera aux autres peuples les arts de la
« paix. »

L'esprit Plimpton débita ce qui précède avec animation ; puis, se tournant vers Mme Fairchild, le médium, il ajouta : « Vous ne connaissez pas
« comme moi ce vieux camarade ; nous avons passé bien des heures agréa-

« bles ensemble, dans cette maison ; ici j'ai connu pour la première fois
« l'existence du monde spirite. Mon ami sait donner un bon dîner et y
« ajouter un peu de ce sel attique qui vivifie la conversation. »

Et vous aviez l'habitude de vous confondre en excuses pour ne pas vous
mettre à table lorsque vous arriviez tard, lui répondis-je, jusqu'au moment
où l'on apportait un plat savoureux ; alors, vous ne vous faisiez pas beau-
coup prier ; n'est-ce pas Florus ? — « Je sais, mon cher ami, que j'étais un peu
« maniaque, que j'avais besoin d'être prié ; j'aimais beaucoup à vous en-
« tendre me dire : M. Plimpton, je vous en prie, mettez-vous à table et dînez
« avec nous, vous nous crispez ; nous savons que vous avez faim et voulez
« manger. Pourquoi ne pas commencer de suite ? sans façons ? Cette dinde
« était préparée pour vous, c'est pour vous qu'elle a été engraisée. Et ces
« huitres ? — asseyez-vous donc, et mangez ! »

Plimpton garda sa matérialisation, bavardant avec aisance, puis, selon
l'expression de Siwankie (Esprit Indien), il s'écroula. Pourquoi Solon Ro-
binson, et M. Plimpton vinrent-ils à moi, comme ils le firent dans cette
séance ? deux raisons se présentent à mon esprit : Ils étaient mes amis in-
times. Mes relations sociales et morales, avec Plimpton, étaient aussi
étroites que possibles. De plus j'étais disposé à ne pas leur résister, mais au
contraire à leur faire un bon accueil. En somme, je faisais tout ce qu'il fal-
lait pour faciliter leurs manifestations. Je n'ai aucune opinion à formuler
sur la philosophie du phénomène que je viens de rapporter. Que m'importe,
oui ou non que N... et J..., apparaissent à nouveau, en France, il n'est pas
utile qu'on le croie, et ce n'est que la pensée d'un ancien partisan d'une
dynastie.

Ce rapport démontrera cependant, que le spiritualisme a progressé,
que ses manifestations actuelles sont supérieures aux faits de typtolo-
gie de 1848, à Hydreville (New-York). Les petits bruits entendus alors ont
retenti dans le monde entier. Ils ont fixé une époque de l'histoire philoso-
phique à laquelle le savant et l'étudiant de la terre et du cosmos attachent un
intérêt capital. De plus, comme conséquence, les esprits, par delà la tombe,
conservent intégralement leur moi, et sont exactement, ce qu'ils étaient au
moment de leur séparation d'avec le corps charnel dont ils se sont servis :
les conversations dont je fais le récit le prouvent surabondamment.

LA RELIGION SANS DOGME

Extrait du *Banner of Light*.

Si l'humanité ne peut subsister sans principe religieux ; il est non moins
certain que la corruption de ce même principe par le dogme a causé plus de

misères et de ruines à la race humaine qu'aucun autre motif connu et rapporté par l'histoire. — Nous ne devons pas oublier, dit le Rév. Dr. Hedge, un des apôtres les plus zélés de la foi libre, quela religion a toujours été une source féconde en iniquités. Les plus sauvages aberrations de l'esprit humain, les haines, les crimes, les meurtres, ont été ses fruits.

Les victimes du fanatisme surpassent en nombre celles de toutes les autres passions qui, tour à tour, ont dévasté la terre. Enfermées dans de sombres cachots, poursuivies comme des bêtes fauves, étendues sur la roue, attachées à la croix, leurs souffrances sont les horreurs de l'histoire. Aucune fiction retraçant des malheurs imaginaires ne saurait atteindre leur authentique tragédie. — Une corruption du texte des Védas a fait monter des milliers de femmes hindoues sur le bûcher funéraire. Une falsification de deux mots dans le service de l'Eglise d'Orient a livré aux flammes des villages entiers en Russie. Et qui calculera le nombre des victimes de l'Inquisition.

L'histoire ne rapporte que les meurtres du corps, visible et perpétuelle destruction ; mais le récit des souffrances que l'esprit humain a endurées n'a pas été fait et ne le sera jamais. Elles ont constitué un véritable enfer ici-bas.

Les dogmes ont entretenu l'ignorance, brisé ou opprimé l'intelligence et nourri mille folies, les plus incurables, les plus intolérables qui aient jamais hanté le cerveau humain. Et, malgré tout, l'humanité s'est tenue attachée au sentiment religieux, à sa foi en un principe actif, qui a créé et conserve toutes choses dans un esprit d'amour éternel.

Depuis quinze siècles, le monde chrétien essaie d'assujettir la religion à des limites dogmatiques, de la transformer en symbole, de troubler la raison en s'arrogeant une infaillible autorité sur les âmes, d'effacer toute différence théologique et d'effectuer l'unité dans la croyance. Ces essais se sont terminés par des résultats désastreux ; si nous sommes sages, nous profiterons de l'expérience des siècles passés sans nous exposer à de nouvelles tentatives. Le dogme n'est pas une partie essentielle de la religion ni du christianisme.

La religion est un sentiment intime, respectueux et confiant de nos rapports avec la source suprême de la vie et des lois universelles. Et, il arrive souvent que plus ce sentiment est vital et profond dans le cœur de l'homme, moins il est disposé à accepter aucune règle établie par ses semblables, quant à sa croyance religieuse, ou d'en fixer une lui-même.

De nos jours, comme plusieurs observateurs attentifs l'ont remarqué, la disposition générale et l'effort de toutes les intelligences est de franchir ces limites imposées à la foi, de ces symboles ou dogmes présomptueux qui

imposent leurs étroites conceptions de l'Être infini, être qu'ils essaient vainement de limiter, de contenir et d'anthropomorphiser.

La vraie religion née de l'époque présente, se nomme progrès ; c'est une large, profonde et véritable compréhension de nos rapports individuels avec l'univers.

Il est manifeste que l'ancienne théologie a disparu pour faire place à un nouvel ordre de choses.

L'air est rempli de présages qu'annoncent les temps nouveaux. Heureux est celui qui les comprend et les définit, bien des penseurs et des prophètes l'ayant désiré vainement.

Ce changement s'étant réalisé, d'une manière logique et rationnelle, nous avons toutes raisons de croire qu'un glorieux avenir est réservé aux investigateurs scientifiques, sans parti pris, car ils créeront une croyance sans dogme, qui aura pour base la certitude supérieure et réelle de la pluralité des existences de l'âme, des rapports des vivants avec les morts.

DISCOURS DE M. BOYER (TOUSSAINT.)

Aujourd'hui, riches et pauvres, ignorants et savants s'acheminent vers les cimetières pour déposer quelques fleurs sur les tombes et méditer ; le croyant comme le sceptique évoque le souvenir des morts, et le cœur ému, les yeux pleins de larmes, chacun adresse aux siens des pensées d'amour et de reconnaissance.

Pourquoi ces élans généreux, cet empressement universel, l'union de sentiments les plus divers, des croyances les plus opposées ? La mort, bienfait divin, proclame l'égalité devant la tombe et procède de la justice réelle qui a sa sanction dans la conscience humaine.

Un auteur célèbre a dit : « L'inconnu restera plus considérable que le connu. L'homme est un infiniment petit perdu au sein de l'infiniment grand. Le connu restera la goutte d'eau, l'inconnu restera l'océan. » Ces paroles n'ont rien d'effrayant pour celui qui a la certitude de l'immortalité ; notre vie future étant la résultante de notre vie présente, il sait que l'esprit affranchi par la mort, prend un corps éthéré pour s'élever dans l'espace en vertu de sa densité spirituelle, et que, plus léger que l'air, il franchit toutes distances avec une rapidité extrême ; il sait aussi que le plus heureux des mortels n'est pas le jouisseur, mais le penseur qui passe dans la vie en faisant le bien, et que, s'il en était autrement, l'existence humaine serait une anomalie monstrueuse.

Le fait brutal, base de la croyance spirite, nous réserve cette surprise de retrouver à notre départ du monde terrien, amis et parents, tous ceux qui

ont participé au bon combat pour la connaissance, et viendront à nous pour nous initier à leurs travaux, et nous donner de l'expérience pour affronter les luttes futures.

Cette année, des âmes braves et dévouées ont disparu à nos yeux, en compagnie de savants et d'érudits qui ont déclaré verbalement et par le livre qu'ils étaient spirites et bravaient le ridicule avec une juste fierté ! honorons ces incarnés qui ont proclamé l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et la fin du dogme cet antithèse de la vérité.

Honorons nos morts et soyons modérés et bienveillants ; n'ayons point de paroles amères, de crainte d'effleurer la susceptibilité des âmes accourues pour nous écouter ; ne méritons pas cette parole du grand réformateur : « Que celui qui a péché lui jette la première pierre. »

En défendant le bien fondé de nos convictions, soyons tolérants pour celui qui ne pense pas comme nous ; persuadons-le à l'aide du raisonnement, non par la violence, cette arme des passionnés qui donne le contraire du but objectivé ; la tolérance et la raison constituent la supériorité de nos doctrines sur celles qui se perpétuent par la violence et la menace de l'enfer, et nous devons prouver à nos adversaires que le spiritisme seul, nous donne de sérieuses espérances et de grandes et légitimes consolations. Par des faits indéniables établissons nettement la survivance des êtres au-delà la mort des corps et la communication possible avec ceux que nous avons aimés ; engageons le chercheur à étudier sérieusement la phénoménalité nouvelle.

L'homme préfère, en général, douter de tout pour ne s'occuper de rien ; celui-ci affichera une incrédulité révoltante ; celui-là une foi aveugle et sans contrôle, tandis que ce dernier s'ingéniera, scientifiquement, à inventer des théories, à créer systèmes sur systèmes dans un but d'opposition.

Le sage cherchera patiemment, aidera celui qui veut la vérité et l'avertira s'il fait fausse route ; en un mot il accomplira le devoir que se dicte tout véritable penseur-libre.

Trop souvent hélas ! celui qui nous a combattu par la parole et par la plume, se voue corps et âme, au système religieux qui efface toutes fautes si le pécheur s'est reconcilié un instant avec ce système.

Le spirite, ami du progrès, estime plus rationnel et plus économique de gérer sa conscience à l'aide de la raison, cette amie de la saine logique ; et de même, il fuit l'égoïsme, ce fléau néfaste qui afflige notre humanité. Le spirite éclairé doit avoir passionnément l'amour de l'abnégation, de la charité, de la justice, qualités essentielles qui raniment le plus humble, lui font accomplir des actes héroïques, en décuplant son énergie.

Nous ne pouvons oublier, en ce jour, que nos morts sont présents, que

nos actions et nos pensées se reproduisent virtuellement dans l'erraticité; en conséquence soyons fraternels et corrects en tout, car les esprits qui végètent sur la terre entendent nos paroles et jugent nos faits et gestes.

Les morts aimés ont besoin de notre enseignement ; donnons-le avec la conscience de notre responsabilité.

FAITS ÉTRANGES, A L'ILE BOURBON

Dans une des Revues de l'année 1886, vous publiez l'extrait d'un journal qui demande à connaître les faits extraordinaires; c'est pour les commenter, je suppose, et je désirerais qu'il m'expliquât le pourquoi des deux faits suivants.

DERIEUL DE ROLAND.

1° Une jeune fiancée était séparée de son futur, depuis quelques jours; ce dernier habitait une autre commune; employé de l'administration, il ne pouvait voir sa fiancée que le dimanche.

Un soir, cette jeune fille étant dans son parterre, avec ses frères et ses sœurs, jusqu'au lever de la lune, fit un bouquet de roses, et eût l'idée d'aller le porter dans sa chambre pour orner son oratoire.

Elle laissa ses parents dans le parterre, se dirigea vers la maison, traversa le salon, vit dans cet appartement sa mère en conversation avec une voisine, et entra dans sa chambre par la porte attenante au salon.

Cette chambre des deux sœurs n'avait qu'une fenêtre, alors éclairée par les rayons de la lune; elle était meublée de deux lits en fer semblables; au pied de chacun d'eux, une simple armoire. Entre les deux lits faisant face à la porte, l'oratoire.

En pénétrant dans sa chambre, notre héroïne sentit une forte odeur de cigare. « Si mon fiancé n'était pas à St-A... se dit-elle, je dirais qu'il arrive, car ici il est seul à fumer ». Elle se dirigea vers son oratoire.

Mais subitement elle se sentit prise de terreur, se sont ses propres expressions, ses cheveux se dressèrent sur sa tête sans aucun motif. Elle s'arrêta pour jeter un regard autour d'elle.

Elle vit, sur le lit de sa sœur qui faisait face à la fenêtre et que les rayons de la lune éclairaient en plein, un homme allongé et habillé; comme cette personne était plus grande que le lit, ses deux pieds sortaient à travers les barres du lit de fer, ils étaient croisés l'un sur l'autre; ce devait être son fiancé, sa taille et son costume l'indiquaient! mais comment voir son visage caché par un chapeau de panama.

La jeune fille émue, se dit : « Mon fiancé, étant à six lieues d'ici ne peut être chez nous; ce doit être mon oncle venu pour m'effrayer. Je lui prouverai que je n'ai pas peur » ; elle l'appela ; la personne couchée lui répondit

par l'expression usitée de notre pays, le son : « *Houn* » ; une seconde fois, même réponse ; c'était donc son oncle.

Elle entra dans son oratoire, déposa son bouquet devant la vierge, revint et vit son oncle immobile ; elle voulut le frapper sur l'estomac, de ses deux mains, en disant : « Mon cher oncle, vous avez voulu me faire peur ». Mais elle frappa le lit sur lequel il n'y avait personne. Effrayée elle sortit à la hâte, revint sa mère dans le salon, lui demanda si personne n'était sorti de sa chambre, et sur sa réponse négative, entra dans la salle à manger où se trouvait son oncle entouré de ses neveux et de ses nièces qu'il n'avait pas quitté un seul instant.

Qu'était-ce que cette vision ? Or le fiancé avait reçu de l'administration, l'ordre d'aller faire un intérim dans la commune de la jeune fille ; parti de suite, il était arrivé trop tard pour prévenir sa fiancée ; il n'était plus qu'à une lieue de son habitation.

2^e Dix ans plus tard, cette jeune fille mariée et mère de famille, perdit en treize mois ses deux enfants. A la mort du dernier, fillette de 3 ans 1/2, elle était enceinte de huit mois, sa douleur fut épouvantable. Accablée de chagrin, ne prenant aucune nourriture, elle devint un véritable squelette.

Sa famille au désespoir s'attendait à une catastrophe et était persuadée que la pauvre femme s'éteindrait en accouchant.

Plusieurs fois, le moment de ses couches était arrivé, mais le calme revenait ; chaque fois c'était une émotion générale pleine d'angoisses. Un soir, couchée près de son mari, ce dernier avait lu jusqu'à minuit ; sa femme ne dormait pas, il l'avait instamment priée de se reposer et l'ayant vu s'endormir il éteignit la lumière.

La lampe à peine éteinte, la dame rouvrit les yeux, ne les ayant fermés que pour tromper son mari et lui permettre de se reposer.

Cette mère désolée disait : « Oh ! mon Dieu, je vous ai toujours demandé de mourir si je perdais mes enfants ; je les ai perdus ! Celui que je porte dans mon sein ne vivra pas, je pense mourir en couches ; ne me faites plus languir, oh mon maître, faites que ce moment arrive au plus vite. Je suis une cause de souffrance pour tous les miens, et morte on me pleurera ; tout sera fini. Faites donc, Seigneur, que j'accouche aujourd'hui plutôt que demain. »

A ce moment, près de son oreille, qui touchait celle de son mari, une voix lui dit : « Dimanche 12, tu accoucheras. »

Cette voix, elle ne la reconnut pas ; elle s'assit, réveilla son mari, et lui raconte ce qui venait de se passer. C'était la nuit du mercredi au jeudi, la famille attendait le dimanche avec impatience.

Le dimanche, à 4 heures du matin, elle accouchait d'une charmante petite

filles, et depuis elle est bien portante; cette dame est un bon médium écrivain.

Que concluez-vous de ce qui précède ?

DERIEUX DE ROLAND.

Remarque : 1° C'est un phénomène d'ordre naturel, de bi-corporéité ou de suggestion, que l'apparition sur le lit de l'une des deux sœurs, de l'apparence corporelle du fiancé; les esprits décédés se présentent ainsi, attirés par la sympathie, et ce n'est point une hallucination, car ces visites sont fréquentes, dans les cas de mort des personnes absentes dont le périsprit se manifeste à leurs parents ou amis. Dans le cas de suggestion, la fiancée, si émue, en entrant dans sa chambre, par l'odeur très forte d'un cigare et subitement prise de terreur, sans avoir vu le personnage couché sur le lit, ressentait l'influence d'un esprit qui, par suggestion, la préparait à voir ainsi son promis, son apparence; et le fait n'eût pas eu lieu si la jeune fille n'eût été médium, apte à recevoir l'influence suggestive. Ce que nous produisons sur la terre, sur un sujet somnambulisé, ou hypnotisé, aura lieu de même sous notre action, lorsque nous serons dématérialisés, notre esprit ayant la même puissance. L'esprit ami l'avertissait de la présence du fiancé, dont la pensée était portée vers la demeure de la bien-aimée; il s'est servi de cette présence relative pour produire une illusion complète.

Dans certains cas, l'esprit d'une personne vivante, s'isole de son corps, se présente comme une personne vraie, avec les apparences de la réalité; le dégagement du périsprit permet cet ordre de phénomène, et donne momentanément à l'apparition le pouvoir d'être visible, même tangible; nous croyons, dans le cas dont il s'agit, que l'esprit du fiancé en se rapprochant du lieu habité par sa promise, a pu se dégager, influencer la jeune fille, la suggestionner exactement comme le peut faire un esprit désincarné.

3° Attiré par la sympathie, l'esprit d'un enfant mort est venu parler à sa mère, calmer son désespoir, l'avertir pour la rendre forte, et sans doute s'incarner en elle, pour produire le doux miracle dont parle Victor Hugo dans sa poésie, *Le Revenant*; quel sublime spiritualiste que ce vénérable prosateur poète.

Et tout à coup, pendant que farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas! et songeant moins aux langes qu'au linceul!
Elle disait : cet ange en son sépulcre est seul!
— O doux miracle! O mère, au bonheur revenue! —
Elle entendit avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : « C'est moi... ne le dis pas. »

SPIRITISME ET MATÉRIALISME

En dépit de tous les moyens employés chaque jour pour arrêter sa marche sans cesse grandissante, le spiritisme fait des progrès de plus en plus sensibles. Nous le constatons avec un rare bonheur. Nos lecteurs peuvent en juger eux-mêmes d'après les nombreux exemples que nous leur mettons sous les yeux. L'acharnement avec lequel il est combattu par quelques-uns ne prouve-t-il pas surtout combien ils redoutent de le voir s'implanter ainsi peu à peu parmi nous ? Un jour viendra pourtant où il triomphera complètement d'un système aussi méprisable que dangereux envers la société qu'il abaisse et dégrade. C'est du matérialisme que nous voulons parler. N'est-il pas, en effet, la lèpre la plus affreuse qui ronge actuellement notre état social ? Naguère, un grand orateur politique s'est écrié du haut de la tribune : « le cléricalisme, voilà l'ennemi ». Ne serait-il pas plus juste de formuler cet anathème à l'égard du matérialisme ? Il serait facile de multiplier les preuves à l'infini. Pour ne parler que du suicide, par exemple, n'êtes-vous pas effrayés du nombre de ces malheureux qui, désespérés, se donnent volontairement la mort ? Aujourd'hui, c'est un ouvrier dans la misère qui a résolu d'en finir avec la vie. Demain, un jeune homme se fera sauter la cervelle pour avoir échoué lors de son examen, ou bien encore ce sera une jeune fille qui, nourrie de souvenirs romanesques, aimera mieux mourir plutôt que de renoncer à celui qu'elle aime. Eh bien ! aujourd'hui nous venons dire que les idées matérialistes enseignant à l'homme qu'il n'y a pas d'éternité, et que tout finit avec la vie, sont pour la plupart du temps la véritable cause de ces sortes de catastrophes. Nous avons parlé du suicide, parce qu'en effet, il ne se passe guère de jours sans que les faits divers en relatent quelques-uns. Mais ce que nous avons dit à ce sujet ne peut-il pas s'appliquer également à tous les malheurs qui affligent aujourd'hui l'humanité ? Si au contraire, tous les hommes étaient bien pénétrés des maximes spirites qui leur feraient voir une cause nécessairement juste, puisqu'elle émane de Dieu même, dans toutes les vicissitudes de la vie, en seraient-ils donc là ? Et ce sont précisément ces mêmes hommes qui viennent traiter de dangereuse et malsaine la doctrine que nous nous efforçons de propager ! Qu'ils renoncent bien plutôt à une lutte ridicule autant qu'inutile. Allan-Kardec leur dit avec raison « qu'ils rient de ces choses et les traitent de chimères, mais qu'un jour, ils seront bien forcés d'ouvrir les yeux ! » C'est qu'en effet, la vérité finit toujours par triompher. Déjà, elle triomphe. Cessez de crier, dirons-nous à ses adversaires. A toutes vos moqueries, à toutes vos imprécations, spirites sincères, nous répondrons par l'amour et le dévouement. C'est le principe même de notre doctrine. Permettez-moi de le dire en finissant : j'estime honnêtes celles qui n'en prêcheront pas d'autres !... E. M.

LÉ SPIRITISME EN ESPAGNE

Messieurs : Me voici à Malaga, depuis environ six semaines.

Inutile de vous dire que je me suis occupé de magnétisme, et de spiritisme, en arrivant ici ; en voyage c'est à peu près mon unique occupation.

Cela est probable, je suis tombé en Espagne sur la ville la plus réfractaire à nos idées ; vous le savez, certaines villes d'Espagne se sont adonnées à notre chère doctrine, plus peut-être qu'aucune des villes de France, et quelques-unes même, possèdent plusieurs journaux spirites ; Barcelone en possède trois. Malaga est en retard sur ce point, pour plusieurs raisons : 1° C'est une ville remplie de commerçants ; chacun s'occupe de son négoce, gagne le plus d'argent possible, et quant à ce que nous devenons après cette existence, c'est le moindre de leurs soucis. Il y a des exceptions dont je vous parlerai tout à l'heure.

2° Le spiritisme eut ici de mauvais débuts, il y a quelques années ; plusieurs personnes voulurent fonder un ou plusieurs groupes, même un journal, mais elles voulurent aller trop loin et trop vite, sans avoir bien étudié la doctrine, sans en avoir compris l'importance philosophique, et comme dans une foule de centres, malheureusement, on a marché à tâtons, au lieu de fonder une chose sérieuse.

Ces novateurs maladroits ayant jeté un mauvais vernis sur le spiritisme, il faudrait beaucoup de bonne volonté et de dévouement aujourd'hui pour remettre les choses à leur véritable place.

Anciennement ayant habité pendant neuf années dans les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud je connais assez bien la langue espagnole.

Les premiers jours de mon arrivée, je fis la connaissance d'un médecin distingué, lequel, avec plusieurs de ses confrères, s'occupe d'hypnotisme et de suggestion ; j'assistai à plusieurs de leurs séances et je dois l'avouer, ces messieurs réussissent bien dans ce genre d'études.

Ils ne paraissent pas se douter que l'on puisse obtenir des résultats bien supérieurs en cherchant la lucidité somnambulique, la double vue, l'extase, etc. Leur ayant donné des explications à ce sujet, plusieurs d'entre eux se sont occupés de magnétisme et de spiritisme, mais ils voudraient faire du spiritisme, comme ils font de l'hypnotisme, c'est-à-dire : Commander aux esprits, obtenir dès les premiers jours les phénomènes obtenus par la médiumnité de Home, et le crois, suggestionner les esprits, exactement comme leurs malades.

Vous le savez comme moi, du monde des esprits on n'obtient rien ou peu de chose dans ces conditions ; les résultats, de ce côté, laissent beaucoup à désirer.

Mais en revanche, une personne appartenant à la plus haute aristocratie espagnole, qui avait déjà étudié les phénomènes remarquables produits par Home, me fit dire de passer chez elle ; nous avons fait du véritable spiritisme, et obtenu par la table des communications intelligentes faites pour convaincre les plus incrédules ; la lecture des *œuvres* d'Allan Kardec, celle du Dr Wahu, *le spiritisme dans les temps anciens et modernes*, a pu donner la conviction si bien commencée par les phénomènes.

Cette personne m'a raconté le fait suivant qui s'est passé en sa présence :

« On parlait un jour de spiritisme devant Alphonse XII, roi qui s'en déclarait le partisan ; sa mère, au contraire, le combattait à outrance, prétendant qu'il était contraire à la religion catholique... »

« Hé bien, répondit le roi, je le préfère aux autres religions, parce que, je le sais, je dois mourir bientôt, et cette doctrine me donne l'espérance de revenir sur la terre après mon décès. »

J'ai laissé Oran en progrès, quant au spiritisme ; plusieurs nouveaux adeptes, ultra catholiques, sont devenus spirites convaincus, et cherchent à faire des prosélytes.

J'irai bientôt à Séville où, me dit-on, existe un groupe bien organisé ; je vous dirai ce qu'il en est dès que j'en aurai fait le constat personnel.

J. TRÉSORIER.

Avez vous quelques abonnés, des connaissances à Séville, Grenade, Cordoue, Valence, Tarragone, Barcelone, ici même ? Si, oui, donnez-moi leur adresse, cela facilitera beaucoup ma tâche ; les premières informations sont toujours difficiles à obtenir.

LES ANGES

Ces êtres fortunés, dont le nom sympathique
Fait rêver les enfants épris de l'idéal,
Ce sont les habitants d'un séjour poétique
Où tout charme comme un parfum de Floréal.
Purs esprits, ils ont fait de longs pèlerinages ;
Les mondes anxieux ne les reverront plus ;
Ils ont beaucoup souffert dans le lointain des âges
Et désormais ils sont au nombre des élus.
Du suprême bonheur ils éprouvent l'ivresse,
Leur asile est le ciel, l'azur leur élément ;
Ils approchent de Dieu, connaissent sa tendresse,
Et leur splendeur grandit avec leur dévouement.
Ils parcourent l'espace en déployant leurs ailes,
Et des astres errants suivent les tourbillons ;
Brillants explorateurs des sphères éternelles,
Ils tracent dans l'éther de lumineux sillons.

Vers les humanités qui souffrent et progressent,
Ils jettent des regards doux et compatissants;
Aux esprits arriérés ces anges s'intéressent
Et leur font parvenir leurs effluves puissants.

Cette félicité, que notre rêverie
Contemple en l'enviant, sera la nôtre un jour;
Frères ! le ciel aussi sera notre patrie,
Et Dieu nous y fera comprendre son amour. »

Mais il faut progresser et bénir la souffrance
Qui vient nous épurer pour nous rendre meilleurs;
Il faut vers l'idéal guider notre espérance
Et sans trop murmurer supporter nos douleurs.

Notre monde est pervers et l'orgueil y domine;
La matière nous tente et retient notre essor;
Nous sommes cependant d'une essence divine,
Dans un autre milieu cherchons notre trésor.

Il nous faudra longtemps vivre et renaître encore
Pour comprendre le juste et pour aimer le beau;
Oui, pour voir les beautés morales qu'on ignore,
Comme disait Jésus, « nous naîtrons de nouveau. »

Il faut que notre amour embrasse la nature,
Et qu'il montre partout son reflet merveilleux;
Que dans chaque existence il grandisse et s'épure
Et brille comme un astre au sommet sourcilieux.

Nous goûterons alors un bonheur sans mélange,
L'idéal charmera notre aspiration;
Nous aurons le destin immaculé de l'ange,
Et la sérénité de la perfection.

AUGUSTE VERRIEUX.

DIEU

Dieu, c'est l'esprit parfait que l'idéal contemple,
Le foyer magnétique où rayonne le jour;
Le temps est son ministre et l'infini son temple,
L'harmonie est son œuvre où palpite l'amour.

Son règne est éternel, l'espace est son séjour;
Tout émane de lui, toute âme lui ressemble;
Le fluide cosmique à son gré se rassemble
Et forme les soleils qui composent sa cour.

C'est le moi conscient des mondes innombrables
Qui circulent soumis à ses lois immuables;
L'immanent brille au sein de la divinité.

Et c'est enfin vers Dieu que l'atome qui pense
S'élève en progressant jusqu'à l'omniscience,
Pour s'unir avec lui de toute éternité.

AUGUSTE VERRIEUX.

DEMANDE DE BONS CONSEILS (Communication).

Pont-Audemer, 27 avril 1886. R. — Que me voulez-vous, messieurs ? La vie, la mort, n'est que la répétition de ce qui se passe de toute éternité. Une femme qui enfante met au monde un esprit qui a déjà vécu bien des fois, car, qui sait d'où nous sortons ? Ébauche bien grossière du Créateur, nous commençons tous au même point, pour monter toujours. Mais, les progrès que nous faisons sont excessivement lents, et ce n'est qu'avec beaucoup de persévérance que nous pouvons, à chacune de nos existences terrestres, gravir un échelon de l'humanité, et arriver ainsi, de monde en monde jusqu'à ce que nous soyons complètement dépouillés de nos imperfections qui sont un obstacle à notre avancement.

Il ne suffit pas que nous soyons sans défauts, j'entends de ceux que vous connaissez ici-bas ; mais il faut encore que nous passions par tous les degrés de savoir, et non pas du savoir que vous croyez connaître, sur cette terre vous ne faites encore que le bégayer.

Il faut pour que vous parveniez à vous dépouiller complètement de votre enveloppe terrestre, que vous ayez acquis des connaissances que vous ne pouvez encore concevoir.

Il y a des lois qui vous sont encore entièrement inconnues et que vous devez connaître. Sans elles, il vous serait impossible de comprendre ce qui vous entourerait. Vous seriez comme des aveugles au milieu de la lumière : vous regarderiez sans voir et sans comprendre. Vous ne pourriez, du reste, supporter la lumière que donnent les connaissances acquises en d'autres mondes ; vous seriez éblouis par leurs splendeurs.

Travaillez, apprenez, et vous progresserez. C'est la loi commune. Il faut que chacun la subisse. Seulement arrivés à un certain degré de perfection, le travail ne coûte plus ; il est un besoin, un délassement ; il ne sert pas qu'à vous, il sert aussi à autrui. — C'est là que commence véritablement la loi d'amour, où chaque être cherche à secourir ses frères, fermant les yeux sur leurs défauts, et les élevant autant que possible, pour qu'à leur tour ils arrivent à en aider d'autres, et, cela, de toute éternité. *Jobard.*

UTILITÉ DE LA PRIÈRE

Je vais vous parler d'une question controversée parmi les spirites : celle de l'utilité de la prière.

Sert-il à quelque chose de prier ? — Est-il possible que Dieu modifie en quoi que ce soit son action par suite des prières qui lui sont adressées ? — Si cela ne peut pas être, à quoi bon prier ? — A quoi peuvent servir les prières adressées aux bons Esprits, et particulièrement aux Guides ?

Voilà bien des questions ; essayons de les élucider, et d'abord commen-

çons par Dieu. Ce que nous dirons sur l'effet des prières qu'on lui adresse, nous facilitera la réponse à toutes les autres questions.

Dieu étant considéré comme la Providence infiniment juste et sage qui veille sur nous et nous fait accomplir notre destinée de progrès, il est évident que rien d'arbitraire ne peut modifier son action. Nous devons admettre que toutes choses sont réglées par lui de façon que chacun de nous accomplisse son progrès de la manière la plus certaine et la plus rapide, pendant que l'être moral collectif dont il fait partie : commune, province, nation, humanité, progresse également grâce au perfectionnement de ses parties. Dès lors est-il admissible que Dieu, quelque idée que l'on se fasse de sa nature intime, idée forcément hypothétique, puisse modifier sur un point son action, qui embrasse à la fois l'ensemble et les individus, pour faire plaisir à celui qui le prie ? Poser la question, c'est la résoudre.

L'anthropomorphisme seul, en prêtant à l'Être universel les passions de l'humanité terrestre, peut avoir émis des idées contraires.

Non ; Dieu ne connaît pas la sensibilité. Il aime toutes les créatures d'un amour immense, mais il ne tient aucun compte des douleurs individuelles, qui sont les seuls moyens rapides de progrès. Il entraîne chaque individu sur la route du bonheur par le progrès sans tenir compte de ses opinions sur sa propre destinée, parce qu'il sait que ces opinions n'ont pas plus de valeur que celles d'un enfant qui balbutie ses premières paroles. La plupart de ces derniers n'arriveraient pas à l'âge d'homme si leurs parents avaient égard à leurs fantaisies déraisonnables. De même l'avancement des esprits se trouverait considérablement retardé, si la Providence tenait compte de leurs désirs et de leurs plaintes, jusqu'au moment où, devenus capables de comprendre leur destinée, ils travaillent consciemment de toutes leurs forces à l'accomplir.

Ce qui précède suffit pour faire comprendre que la prière ne peut servir à modifier en quoi que ce soit la marche de la Providence. Ne peut-elle donc servir à rien ? Ce n'est pas mon avis. Elle est au contraire extrêmement utile en ce sens qu'elle nous met, nous, pauvres esprits arriérés, en rapport avec les forces divines de toute nature, morales, intellectuelles et matérielles dont se compose le milieu invisible dans lequel nous vivons, et nous permet de nous en assimiler une part plus ou moins forte suivant notre propre développement. Cet effet est produit par toute prière sincère, quelle qu'en soit la forme, pourvu que celui qui la fait ait le bien en vue. Il pourrait avoir une puissance extraordinaire, si celui qui prie était bien conscient des résultats que peut avoir la prière, et savait bien manier sa volonté. Alors il pourrait devenir pour un moment dépositaire et usufruitier de la force universelle. Cela a lieu sur la terre exceptionnellement pour certaines per-

sonnes, et dans des limites qui ne peuvent être dépassées par elles. Du reste cela dépend uniquement du degré d'avancement de l'esprit.

Donc, Dieu ne nous donne rien de ce que nous demandons ; mais si nous sommes assez avancés pour cela, nous pouvons nous servir nous-mêmes, inconsciemment le plus souvent, lorsque nous avons en vue le bien et le progrès. J'en conclus que la prière est utile, et que nous devons, pour lui faire rendre toute son utilité, nous appliquer à comprendre comment elle accomplit son effet, afin de pouvoir l'obtenir directement, et non plus par un moyen détourné. Pour cela des études, des essais, et des exercices sérieux seraient nécessaires, et, lorsque ces idées seront mieux comprises, nous verrons les spirites et les médiums s'y livrer avec ardeur.

Après ce que je viens de vous dire, rien n'est plus simple que de comprendre l'effet des prières que l'on adresse aux esprits, surtout aux guides. Evidemment elles ne sauraient avoir pour résultat de déterminer les guides, agents de la Providence, à modifier ou adoucir nos épreuves. Mais si elles sont formulées en vue du bien sincèrement désiré, elles donnent à l'incarné une force nouvelle qu'il puise dans le milieu ambiant, et, quand il est parvenu ainsi à donner une meilleure direction à ses aspirations, il reçoit de son guide une aide inostensible que celui-ci lui donne, non pas parce qu'elle lui a été demandée avec plus ou moins d'instance, mais seulement parce que l'incarné, en modifiant par ses efforts ses dispositions morales, a mérité qu'elle lui soit donnée. Quand cela se produit, l'esprit a gravi un échelon de plus.

Je crois que ce qui précède vous fera bien comprendre ce que doit être la prière. Elle ne ressemble en rien à ce que la plupart des spirites entendent par ce mot, et que les uns préconisent, tandis que les autres le rejettent. La prière comme je l'entends n'est ni une louange, ni une demande, ni un remerciement. Elle est un effort de l'individu qui cherche, en vue du progrès à réaliser par tous et par chacun, à se faire l'auxiliaire de la Providence.

Cette question est importante. Nous y reviendrons.

Groupe bisontin : UN ESPRIT.

Note de la rédaction : La prière doit être une méditation quotidienne, selon nous, par laquelle l'homme juge de ses actes, les passe au crible de la conscience et de la raison, décide s'ils sont bons ou mauvais, et se promet énergiquement de les orienter vers le beau et le bien ; alors les âmes amies que l'on a aimées, viennent à nous, attirées par l'affection et la reconnaissance. Chacun se fait ainsi son milieu, se modifie pour progresser, *est l'artisan de son devenir*. N'attendons point d'aide extérieur si nous ne suivons que nos penchants personnels et égoïstes, car nous sommes punis par nos actes, et récompensés s'ils sont en accord avec la justice.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 15 novembre 1887.)

Que sont tous ces soleils éclairant tous ces mondes ? Des systèmes planétaires comme le vôtre. Des âmes habitent ces tourbillons, des hommes marchent sur ces planètes. Il en est de bien plus avancés que vous, il en est qui vous sont inférieurs.

C'est ainsi que l'échelle éternelle monte, monte sans cesse dans l'infini, sans base et sans faite déterminés pour vous. Hommes, habituez-vous cependant à regarder le haut de l'échelle du progrès. Tendez à monter et non à descendre. Dieu est en haut avec la lumière de la foi, le rayonnement de l'amour, la force de la vérité. En bas, c'est le chaos sombre des âmes coupables. N'y retombez pas meurtris et défigurés.

Il n'y a pas deux puissances dans la création ; il n'y a pas deux lois, l'une du bien et l'autre du mal. Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une aspiration et qu'un devoir pour les âmes. Le mal n'est qu'une étape nécessaire pour arriver au bien. Il n'est pas, il ne saurait être l'état durable des sociétés en marche vers la terre promise de la liberté, de la perfection et du bonheur.

Mais, cependant, il dépend de vous de rester longtemps désarmés, captifs et malheureux dans les bas-fonds où vivent les mauvaises natures rebelles à la loi divine.

La chute de Lucifer n'est qu'une image. Mais il est bien vrai que vous pouvez redescendre, hommes ! l'échelle du perfectionnement sans limites. Courage et en avant ! Dieu ne vous abandonne jamais. Vos bons vœux sont vus et cotés. Vos ardeurs pour le bien sont soutenues. Vos mauvaises actions sont blâmées dans le monde des esprits avancés où vous arriverez à tour de rôle, grandis par l'expiation et le sacrifice.

Les religions agonisent ici-bas parce qu'elle ont perdu la flamme divine. C'est à la science unie à l'amour de retrouver cette flamme et d'en faire bénéficier le monde.

Quel culte vous rendra le paradis perdu ? Quelle religion sera assez forte pour relever non les temples du passé, mais les grands sentiments atrophiés par le mercantilisme de notre époque ? Quand en aurez-vous fini, hommes, avec vos actes égoïstes et méchants ? Sachez que la solidarité vous relie à la terre, que vous ne la quitterez pour vous élever dans un monde meilleur que quand tous les habitants de votre malheureux globe, la main dans la main, auront acquis la paix de leur conscience.

Hâtez-vous donc de fermer l'ère des guerres fratricides, des représailles coûteuses dans lesquelles vous versez votre sang et votre or à flots et qui

vous font disparaître sous une brume mauvaise faite de la fumée des canons.

Luttez par la science, par l'amour, pour le vrai, pour le beau, le pur, le juste, l'idéal.

La mort n'est qu'une renaissance. Sacrifiez vos vieilles habitudes misérables et songez à l'avenir qui vous attend. Percez la voûte des tombes, âmes, et relevez-vous dans l'azur constellé. Qu'est-ce qu'un tombeau ? Le point d'intersection entre une vie qui finit et une vie qui commence. Le cercueil, c'est encore le berceau. L'âme, oiseau divin, prend des ailes dans la fosse béante et s'envole avant que la terre soit retombée sur la dépouille de celui dont le corps n'est plus. Songez aux lois admirables de l'espace, à l'avenir de l'esprit.

Quand vous vous pénétrerez de la loi que le spiritisme est venu vous révéler, vous serez plus justes et plus doux ; votre front rayonnera car les ailes sombres de la mort se seront changées en ailes de lumière !

La poésie, l'art, rendent la vie agréable ; ils prêtent leur charme à notre exil. Mais que sont les productions de nos poètes et de nos artistes terrestres à côté de celles qu'il est donné à l'esprit d'entrevoir dans sa route à travers l'infini ?

Ici, les poèmes sans fin des âmes aimantes chantent l'éternelle beauté de l'amour.

O poètes de la Terre, vous avez été d'autant plus grands que vous avez mieux senti la beauté des concerts célestes. Amis de la vérité, de la justice, âmes d'élite qui êtes entrées un moment dans l'ornière boueuse d'ici-bas : philosophes, écrivains, génies, qui, le front haut, le cœur frémissant, avez meurtri vos pieds dans les terrestres chemins, vous avez généralement souffert et espéré, vous sentiez au-dessus de vous les influences invisibles qui vous conduisaient. Votre sort était-il comparable à celui des malheureux aveuglés par la matière ? Non, non : vous avez souffert davantage mais vos âmes élevées ont chanté le cantique divin de l'âme. Heureux de leurs convictions et de leurs espérances, plusieurs, parmi vous, ont résisté à l'envahissement du mal par la prière, le courage et l'amour. C'est qu'ils tenaient leurs regards fixés sur les demeures infinies où Dieu se révèle à la pensée.

Encore un peu de temps, et ce que vos lyres ont chanté, ce que vos pinces ou vos ciseaux ont immortalisé sur la toile et le marbre, ce que vos plumes éloquentes ont annoncé à l'humanité : le dévouement, la vertu, l'abnégation, la charité, le devoir, tous les devoirs, purifieront la terre des hommes !

Prenez la harpe des anges, tenez la lyre des humains ; mariez les sublimes

accords célestes aux accents de vos âmes. Dieu a voulu que votre terre passât du degré inférieur où elle est encore, à un état de perfection relative qui rendra les hommes plus heureux. Vous marcherez de plus en plus vers l'harmonie, hommes, mes frères. Le progrès est sans limite. sans limite aussi l'amour de Dieu pour vous. Créez, organisez les tâches sublimes ; penchez-vous sur toutes les misères ; soyez bons, indulgents, faciles à tous et fermes contre vous-mêmes ; résistez à vos passions impures. Devenez grands !

Voici quel tableau se déroule à mes regards charmés vers la fin du vingtième siècle.

Plus de royautes iniques, plus de pouvoirs absolus. L'homme libre, et digne de la liberté, communiquera avec Dieu même.

Ses principes seront : la paix, l'amour et la justice.

La paix favorisera ses travaux, lui donnera l'espérance et la force. L'amour lui révélera le bonheur. La justice régnera sur la terre.

Dès lors, plus de gouvernements rivaux les uns des autres ; plus de dogmes terribles et mensongers. Les révolutions morales auront succédé aux révolutions sanglantes. Le chemin parcouru par le progrès sera toujours plus grand. Les prêtres et les rois n'auront plus de raison d'être.

Tous les peuples se donneront la main dans la paix universelle.

Etats-Unis d'Europe, Etats-Unis d'Amérique, Etats-Unis du monde, vous ne ferez qu'un peuple de mille peuples, qu'un homme d'un milliard d'hommes. Comme les étoiles du ciel, l'humanité croîtra brillante, et chaque astre humain aura sa place dans l'infini des âmes. Plus de frontières politiques, plus de malaise entre les peuples. Leurs différends seront tranchés par des arbitres qu'ils choisiront eux-mêmes.

Que de rayons d'amour luiront sur les hommes et les choses ! La nature sera plus verte au retour du printemps, les nids seront plus doux, les âmes contempleront mieux l'infini. O hommes ! que de félicités devant vos pas ! que de nobles espérances se feront jour dans vos âmes ! Vous irez, nations enfin nubiles, à la conquête des grandes vérités éternelles. Chaque homme sera son prêtre et son juge, et l'abominable code qui vous régit et que vous appelez un chef-d'œuvre, sera détruit par un sentiment meilleur de la véritable justice.

Seuls, les principes des droits de l'homme, que vous devez à votre immortelle Révolution, seront consacrés par le temps. Ils seront pour longtemps encore le phare lumineux guidant les pilotes des Etats vers les rivages de l'avenir.

Gloire donc à vos prédécesseurs, qui furent vos maîtres ! Respect à ces hommes généreux qui glissèrent parfois dans le sang mais qui, comme Atlas, portaient un monde sur leurs épaules. Ils ont secoué violemment les

erreurs des vieux âges ; ils ont remis sur son piédestal l'idéal de justice et d'amour que Dieu avait donné à l'homme pour qu'il tint constamment ses yeux levés au-dessus des matérialités grossières de la vie. Honneur aux précurseurs, aux apôtres de l'idée républicaine qui est née de l'amour et doit conduire le peuple au bonheur.

Sachez bien qu'après cette vie, vous renouerez la chaîne de vos destinées ; que vous reviendrez sur la terre pour expier vos fautes et continuer votre œuvre. Courage donc, esprits amis ; lutez contre vous-mêmes et contre le mal. Vous aurez plus tôt fini la rude étape de l'existence terrestre.

Un jour, parmi nous qui sommes heureux dans l'espace, vous viendrez détachés de vos lois matérielles, de vos instincts grossiers, de vos passions mauvaises ; alors votre but sera plus noble, votre mission mieux accusée, vos bonheurs plus grands.

Nous avons ici des flots d'une lumière douce et bleuâtre qui tamise agréablement toute chose. La nature a pour nous des aspects changeants que vous ne connaissez pas car vous ne pouvez voir que la matière organisée pour vos sens. Vous ne pénétrez pas dans la fluidité de l'âme des choses. Voilà pourquoi vous ne savez comprendre Dieu, l'éternel fluide animateur de toutes les matières. Parmi nous, les âmes ont des rapports constants, sociaux et individuels. Nous avons aussi des républiques, mais que vous êtes loin encore de notre idéal républicain ! Nos lois ne sont point calquées, comme les vôtres, sur celle de la monarchie. La fraternité est notre principal dogme.

Arrière aux derniers préjugés qui vous restent à combattre ! N'enchaînez point par des vœux ou des obligations éternelles ceux que le principe de liberté vous demande de laisser indépendants. Ne forcez pas l'homme et la femme de cohabiter ensemble, quand l'un des deux est un être abject qui souille la couche nuptiale. Soyez justes ; sachez apprécier de quel côté sont les torts de ceux que vous jugez parfois impitoyablement. Apprenez à l'enfant à respecter son père et sa mère, à aimer son frère, sa sœur, et aussi ses frères et sœurs en humanité. Ne trompez personne. La conscience de celui qui se fait un jeu de la probité, est toujours couverte d'ombre. Cette ombre l'empêche d'être heureux.

Quant à votre religion, faites-la vous-mêmes, en prenant aux cultes, à la philosophie, à la libre-pensée, à la raison, à la science, ce que chacun d'eux vous révèle de vrai.

Dieu n'a point besoin de culte extérieur. La prière lui plaît quand elle est faite par l'âme, mais vous savez que ce qui lui plaît mieux encore, ce sont vos bonnes actions.

(A suivre.)

PREMIÈRES ASPIRATIONS POÉTIQUES

Des trois grands poètes du dix-neuvième siècle, Lamartine est le moins connu de la génération actuelle, car hélas, le Lamartine de 1867 n'était plus le Lamartine de 1820 ou de 1848 ? Un hommage tardif vient de lui être rendu : il a sa statue, à Paris, près de la maison où il est mort, en 1869.

Dans les *Premières aspirations poétiques*, M. Jules Canton, suit les traces de Lamartine dont il est le disciple dévoué. C'est en Savoie que l'auteur a composé la plupart de ces 34 *Aspirations*, presque toutes couronnées dans les concours littéraires.

Dans la *Dernière demeure*, il s'exprime ainsi :

..... Mais l'aurore naissante
Vint dissiper mon trouble et calmer mon ennui !
Je laissai là la fleur et le nom et la pierre ;
Je quittai pour longtemps ce séjour solitaire ;
Une larme soudain s'échappant de mes yeux
Terminait pour jamais ces déchirants adieux !

Dans l'*Inconnue*, il sait montrer la jeune fille brisée de douleur sur la tombe de son fiancé :

Elle était là debout, près d'une vie éteinte,
Seule avec sa douleur, comme un flambeau qui luit
En face d'un tombeau, pour éclairer la nuit.....

Il chante ainsi, dans *Le temple de la solitude* :

Où, c'est toi que je chante, ô repos, douce paix
O sainte solitude ; oh, fais que plus jamais
Je ne quitte le bois et les heureux ombrages
Qui cachent aux mondains le temple aimé des sages.

Et la poésie, dans l'*Apparition* :

Jamais les Muses n'ont chanté
Dans leur langage doux et tendre
Rien d'aussi beau que sa beauté
Rien ne pourra jamais la rendre.

La poésie lui répond :

« Regarde moi, mon fils, contemple ma beauté :
Moins belle en ses atours est la saison d'été
Moins fraîche est au printemps la fleur sous les ombrages
Moins légère est la brise agitant les feuillages,
Moins grave est cependant la voix des orateurs ;
Moins méchants sont les traits du courroux de leurs cœurs,
Moins suaves aussi sont leurs tendres tirades,

Moins céleste est le chant des rêveuses dryades
 Moins splendide est l'aurore en son lever charmant,
 Moins brillante est l'étoile au sein du firmament
 Moins doux est le nectar, moins pure est l'ambroisie
 Que mon être éthéré... Je suis la Poésie! »

Dans l'*Ode à Victor Hugo* M. Jules Canton s'est montré sous son vrai jour; cette pièce est à mon sens la plus belle du volume :

Mais si le ciel nous rend avec la blonde aurore
 Le soleil qui mourut vers l'occident, le soir,
 Il n'en est point ainsi d'un homme qu'on adore
 Auquel on dit adieu pour ne jamais revoir!
 Or, quand viendra pour toi l'heure du soir suprême
 Que la mort sans réveil descendra dans toi-même
 Tout sera sans espoir?...

Et, philosophe, il se pose l'éternelle question :

Mais qu'est-ce donc que la mort, cet objet de nos craintes?

Puis il attaque vigoureusement le scepticisme et le matérialisme. Il établit un contraste frappant entre le doute et la foi, entre la matière et l'idée. Mais faut-il le dire, cette fantaisie d'artiste, traçant d'un brillant pinceau cette discussion philosophique et la poétique du spiritualisme ne résout point la question. On n'attaque pas la science par la dialectique et le sentiment.

Le vers de l'auteur a la facture des vrais poètes lyriques quand il célèbre Victor Hugo :

Le grand siècle qui t'a vu naître
 Bondit lorsqu'il te voit paraître
 Marqué de prédilection
 Tu fus son cœur, tu fus son âme
 Il brûla du feu de ta flamme
 Ton nom grandit ta nation!

Il associe Lamartine et Victor Hugo, prophétise les triomphantes funérailles de ce dernier, et finit ainsi son *Ode* :

Meurs seulement la terre indigne du génie
 Est indigne de toi; remonte vers ces cieux
 Que tu quittas, un jour, pour nous porter la vie;
 Va mêler tes concerts à ceux de tes aïeux
 Lamartine et Milton, et le Dante et Shakespeare
 Faites qu'on puisse entendre, en ce divin empire
 Vos chants harmonieux!

Tel est l'homme et l'œuvre; dans les dernières poésies du volume le vers est plus large, plus sonore, la pensée mieux développée.

La critique littéraire s'en est emparée ; les journaux en ont parlé, chacun en a montré les qualités et les défauts ; tous ont reconnu dans M. Jules Canton un poète qui sent la douleur, sait la dépeindre, un penseur aux idées généreuses.

Victor Hugo après avoir encouragé M. Jules Canton a accepté la dédicace du volume ; c'était la consécration la plus élogieuse :

Pour faire aimer la grande poésie rêvée par J.-J. Rousseau et Châteaubriand, écrite par André Chénier, ces grands précurseurs de Lamartine, un journal était nécessaire ; la *Lyre universelle* parut le 7 juillet 1886, date qui coïncidait avec l'inauguration de la statue de l'auteur immortel du « Lac ».

Modeste à ses débuts, la *Lyre universelle* l'est encore, mais elle a fait du chemin, conduite sûrement par des parrains éminents ; une pléiade d'écrivains lui ont donné leur appui ; des poésies inédites publiées dans la *Lyre* sont signées Clovis Hugues, Constant Berlioz, Jean Rameau, Félix Franck, Alphonse Calligé, André Theuriet, Charles Alexandre, l'ancien secrétaire de Lamartine, François Coppée, Frédéric Mistral, le poète célèbre de Mireille !

La revue, qui porte en sous-titre : « *Révue illustrée des échos poétiques Lamartiniens de la France* » publie des articles spéciaux sur les beaux-arts, les sciences, les religions, etc. ; elle ouvre ses colonnes aux disciples des autres écoles littéraires, à condition cependant que leurs productions soient d'un genre noble et élevé. Ses abonnés sont ses collaborateurs. Plus répandue elle doublera ses colonnes, elle formera une collection rare, car elle est la seule revue représentant la poésie Lamartinienne.

L'éminent critique, Francisque Sarréy, dans le *Parti national* du mercredi 23 mars 1887, constate que la poésie de Lamartine reprend faveur dans le public ; il parle de la *Lyre universelle* et lui a consacré une colonne de son journal ; c'était la récompense rêvée par son fondateur.

M. Jules Canton et plusieurs de ses collaborateurs, viennent de fonder, à Paris, une société appelée : « *Salon littéraire et philosophique de France* ». pour resserrer les sentiments de sympathie et d'amitié qui existent entre les disciples de Lamartine et les collaborateurs et amis de la *Lyre universelle* ; seuls, ses abonnés, font partie du « Salon » dont elle sera l'écho.

ARISTIDE RICHARD, publiciste.

1° DÉCOUVERTE DE LA POLARITÉ HUMAINE, ou démonstration des lois suivant lesquelles l'application des aimants, de l'électricité agit sur les actions manuelles ou analogues du corps humain.

2° LES COURANTS DE LA POLARITÉ DANS L'AIMANT ET DANS LE CORPS HUMAIN. Lois des actions des courants fournis par la pile, l'aimant, les

métaux, les membres humains, etc., base scientifique de l'emploi de l'électricité dans les maladies rhumatismales, nerveuses, mentales, etc., par MM. Chazarain et Dècle.

Ces deux ouvrages donnent enfin l'explication jusqu'ici vainement cherchée de la plupart des actions manuelles employées dans le magnétisme animal pour provoquer le sommeil nerveux et les phénomènes qui s'y rattachent. D'après les auteurs ces actions manuelles équivalent aux actions électriques fournies par la pile, l'aimant, les métaux etc., et, suivant la manière dont elles sont dirigées, elles peuvent augmenter ou diminuer la contractilité musculaire, la sensibilité générale et spéciale, la circulation capillaire, la température cutanée, produire, par conséquent la contracture ou la résolution musculaire, l'anesthésie ou l'hyperesthésie, l'anémie ou la congestion, le froid ou la chaleur, l'amyosthénie ou l'hypersthénie, etc. En un mot ces actions manuelles déterminent des changements de la plus haute importance, puisqu'ils peuvent être équilibrants ou perturbateurs. Grâce à la découverte de MM. Chazarain et Dècle, la pratique du magnétisme aura désormais une base scientifique ; elle sera une branche de l'électrothérapie rationnelle.

ERRATA

M. Henri Sausse m'écrit qu'il n'est pas l'auteur de l'article sur *La Conférence de M. Léon Denis*, paru dans le numéro de la *Revue* du 15 novembre et signé des initiales H. S.

L'article dont il s'agit, bien que trop court à mon avis, est tout à la louange de M. Léon Denis et je ne m'explique pas pourquoi l'honorable président de la Société fraternelle se croit obligé d'en repousser la responsabilité.

Serait-ce à cause du *nota* qui l'accompagne ? Mais ce *nota* n'engage que la rédaction de la *Revue* et je dois à la vérité de dire qu'il a servi d'expression à quelques-uns de mes souvenirs personnels.

On n'a qu'à relire la *Revue* de 1862 pour se rendre compte de l'admirable élan des spirites lyonnais lors du passage d'Allan Kardec dans leur ville. On comptait alors près de trente mille spirites à Lyon : c'est assez dire quel accueil fut fait au fondateur du spirisme.

Quant à la séance du 4 mai 1883, pourquoi ne la rappellerions-nous pas, puisque vingt ans après Allan Kardec, elle venait cimenter l'union des spirites lyonnais et donner à notre doctrine une consécration nouvelle ? Il était bon d'ailleurs de faire remarquer que, contrairement à l'assertion de notre correspondant lui-même, la conférence de M. Léon Denis, pour si attachante qu'elle fût, n'était pas la première qui eût été donnée à Lyon sur le spirisme.

Je pense que ces explications satisferont tout le monde et je le souhaite vivement.

A. LAURENT DE FAGET.

Une très regrettable erreur d'impression a complètement dénaturé le discours de Mme Colin, page 686 du dernier numéro de la *Revue* :

La 28^e ligne de la page 686, qui commence par ces mots : *Comment ne les a-t-on pas écoutés ?* aurait dû suivre immédiatement la 23^e ligne de la page 687, qui se termine par ces mots : *ils assuraient la vie éternelle...*

Les 44 lignes comprises entre ces deux phrases, constituent la péroraison du discours et auraient dû se trouver placées à la fin.

Nous exprimons nos regrets à Mme Colin.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillées.	2 fr. 50
<i>L'âme et ses manifestations dans l'Histoire</i> , par Eugène Bonnemère.	3 fr. 50
<i>Recherches sur le spiritualisme</i> , par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr. 50
<i>Episode de la vie de Tibère</i> , œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr. 50
<i>L'Abbaye des Bénédictins</i> , par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr. »
<i>La Magie dévoilée</i> , ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Épuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr. »
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr. »
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr. 50
Les quatre Évangiles de J.-B. Rostaing et le livre des Esprits, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr. »
<i>Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes</i> , par le Dr Vahu.	5 fr. »
<i>Choix de dictées spirites</i> , par le Dr Vahu.	1 fr. »
<i>Psychologie transformiste</i> , évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourguès.	1 fr. »
<i>Études spirites</i> , groupe bisontin. <i>Études économiques</i> .	1 fr. 50
<i>La Muse irritée</i> , poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr. »
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr. 50
<i>Choses de l'autre monde</i> , 3 ^e édition, par E. Nus.	3 fr. 50
<i>Les Chrysanthèmes de Marie</i> , par C. Chaigneau.	3 fr. 50
<i>Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence</i> , Dr Vahu.	3 fr. 50
<i>Conseils aux pères de famille</i> , Dr Vahu.	1 fr. 50
<i>Spiritisme, fakirisme occidental</i> , Dr Gibier.	4 fr. »
M. le marquis, histoire d'un prophète, par M ^{me} Claire Vautier.	3 fr. 50
<i>La Cité Chinoise</i> , par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr. 50
<i>Cosmogonie des fluides</i> , par A. Bourdin.	1 fr. 25
<i>La ruison du spiritisme</i> .	3 fr. »
<i>La théosophie Bouddhique c'est le nihilisme</i> , par la Société Atmique.	1 fr. »
<i>Préface des commentaires sur le sômedaewo de Gaetomo</i> (Société Atmique).	1 fr. »
<i>Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève</i> .	3 fr. »
<i>Le messie de Nazareth</i> .	3 fr. »
<i>Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets</i> .	1 fr. 50
<i>Dans le ciel et sur la terre</i> , par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr. »
<i>Le spiritualisme dans l'histoire</i> , relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr. »
<i>Les grands mystères</i> , par Eugène Nus.	3 fr. »
<i>Les dogmes nouveaux</i> , par E. Nus.	2 fr. 50

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

<i>Les miettes de l'histoire</i> .	10 fr. »
<i>Les Évangiles</i> , par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr. »
<i>Esprit des Gaules</i> .	7 fr. »
<i>Terre et ciel</i> .	7 fr. »
<i>L'enfer</i> , par Callet.	4 fr. »
<i>La réalité des Esprits</i> , par de Guldenstuble.	25 fr. »
<i>De Mirville, Pneumatologie des Esprits</i> .	10 fr. »
d ^o <i>Question des Esprits</i> .	7 fr. »
<i>Lettres du grand prophète Nostradamus</i> .	10 fr. »
<i>La vérité aux médecins</i> , par le Dr Gomet.	5 fr. »
<i>Somnambulisme</i> , par le Dr A. Bertrand.	10 fr. »
<i>De la démonialité</i> , par Sinistrari.	10 fr. »
d ^o d ^o	5 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
d ^o par Robert.	10 fr. »
d ^o par Pigeaire.	10 fr. »
d ^o par Charpignon.	10 fr. »
<i>Correspondance</i> , par Deleuze, 2 vol.	10 fr. »
<i>Révolutions d'outre-tombe</i> , par Dozon, 4 vol.	12 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr. »
<i>Dogmes chrétiens et pluralité des mondes</i> , par l'abbé Pioger.	4 fr. »

Le Gérant : H. JOLY.